

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres
Hommages déposés lors de la séance du 24 avril 2026

Annie Caubet



« J'ai l'honneur de présenter, de la part de ses auteurs, l'ouvrage de Sabine Fourier, Anna Georgiadou, Artemis Georgiou et Alexandre Rabot, *Kition-Bamboula X. L'habitat de la fin du Bronze récent et du début de l'âge du Fer*, Archéologie(s)//13, Maison de l'Orient-Jean Pouilloux, Lyon, 380 pages, 2026

Le dernier ouvrage paru dans la collection *Kition-Bamboula* présente les résultats des fouilles archéologiques conduites tout récemment à Larnaca (Chypre). Ces travaux ont mis en évidence une succession de niveaux documentant pour la première fois une occupation continue entre le milieu du XIII^e siècle et le tournant du II^e millénaire. Cette période, caractérisée par une série de crises politique, migratoire, économique en Méditerranée orientale, marque une rupture dans l'histoire: c'est la fin du Bronze récent et le début d'une ère nouvelle, l'âge du Fer. Kition est l'un des rares sites urbains de Chypre qui

continue d'être occupé. L'étude des vestiges architecturaux et du mobilier associé permet une synthèse nouvelle sur cette période de transition Bronze-Fer jusqu'ici très mal connue tant à Chypre que dans le reste de la Méditerranée orientale

La première partie (sous la direction de S. Fourier), est consacrée aux phases d'occupation de l'habitat. Un premier sondage (1976-1978) avait été implanté à la demande de la direction des Antiquités de Chypre pour repérer le tracé du rempart au nord de la colline artificielle de la *Bamboula*. Une pente douce dominant la dépression identifiée plus tard comme le bassin du port de guerre (publié dans *Kition-Bamboula VIII*), avait révélé un important matériel du Chypriote récent fortement détruit : céramiques mycéniennes, vaisselle de faïence et d'albâtre, instruments d'ivoire, ainsi que des niveaux d'habitat Chypro-Géométrique prometteurs (*Kition-Bamboula III*). Il fallut attendre l'aboutissement d'autres opérations prioritaires (*Kition-Bamboula IV à VIII*) pour reprendre et élargir ce sondage (2016-2018, 2021), désormais appelé sondage 10. Les nouvelles fouilles ont fait apparaître une phase du Chypriote récent II C (1300-1200) installée directement sur le rocher et caractérisée par une série de puits qui ne se remplissaient pas par le fond, imperméable, mais par les côtés, drainant la nappe sous la pente. Cette période n'est pas représentée plus au sud sous la colline de *Bamboula* mais elle permet de relier ce secteur à la ville du Bronze récent repérée en divers points de Larnaca, notamment au lieu-dit *Kition-Kathari*, où V. Karageorghis avait mis au jour un vaste ensemble monumental et religieux (Karageorghis et al., *Excavations in Kition*

vol. I-VII, 1974-2005). Malgré la surface restreinte mise au jour, cette phase V.2 a livré une abondante céramique. Outre les productions chypriotes caractéristiques, on note de nombreux fragments de jarres de transport, dites cananéennes, dans diverses variantes, importées du Levant et quelques jarres égyptiennes. De tels assemblages remarquables à Hala Sultan Tekke, Pyla-Kokkinokremos ou Maa-Palaekastro, témoignent de l'intensité des échanges des cités portuaires de Chypre avec la côte levantine et l'Égypte durant la période ramesside.

Cette phase V.2 est recouverte par une grossière couche de galets étendue sur l'ensemble de la zone (locus 314), et qui correspond peut-être à une pratique rituelle observée aussi à Enkomi, de scellement d'un état passé inaugurant une ère nouvelle. Dans cette couche se trouvaient les débris de mobilier de prestige apparus en 1976-77, peut-être issus de tombes pillées dont auraient été prélevés les vestiges de métal, bronze ou bijoux d'or.

Les deux phases suivantes, V.1 (1200-1125) et IV. 2 (1125-1050) sont celles qui présentent une continuité jusqu'alors non attestée entre le Chypriote récent et le Chypro-Géométrique, correspondant à l'évènement de l'Âge du fer. L'occupation dense est divisée par un espace de circulation, peut-être une rue. À l'aplomb d'un des murs du bâtiment sud était placé un enchytrisme de périnatal, une pratique de dépôt funéraire en jarre bien attestée à Kition.

La phase IV.1 (900-600) très ruinée et exposée sur une faible surface, succède à la précédente après une période d'abandon d'environ un siècle. Elle ne reprend pas les murs des niveaux précédents, mais des foyers indiquent qu'il s'agit toujours probablement d'un habitat. Par la suite, tout le secteur a été absorbé dans les grands travaux de l'époque classique qui affectent l'ensemble du site de Kition-Bamboula, lorsque le sanctuaire (KB VI, niveau V) fut rehaussé par une grande terrasse et qu'un grand hangar à trières fut construit pour abriter la flotte du port de guerre (KB VII).

L'étude du mobilier fait l'objet de la deuxième partie. En premier lieu, la céramique (chapitre 3) comprend un répertoire riche et varié. La période du Bronze récent (A.Georgiou) fournit l'assemblage habituel des productions chypriotes faites à la main, avec peut-être un faciès local pour le corpus *White Slip*. Les fragments de « Bucchero » sont caractéristiques de la transformation de l'industrie céramique au 12^e siècle par l'adoption du tournage aux dépens des techniques traditionnelles de montage à la main. Dans les céramiques importées, on observe de nombreux fragments de jarres minoennes de technique « *oatmeal* » fabriquées en Crète centrale pour l'exportation d'huile d'olive ; un nombre élevé de vases de l'Helladique à décor narratif fabriqués en Egée et spécialement en Argolide, semble indiquer l'existence d'un marché ciblé à destination de Chypre. La technique peinte tournée (*White Painted Wheelmade ware* / WPWm) déjà repérée en abondance dans la fouille de 1976-1977 (KB III) sous la dénomination de « style pastoral », dérive de vaisselle figurée mycénienne, et devient la vaisselle de table par excellence à partir du 12^e siècle à Chypre. Les analyses récentes permettent de l'attribuer à des ateliers d'Argolide aussi bien que chypriotes. Deux fragments de *Red Lustrous Wheelmade ware* marquent une faible présence d'importations d'Anatolie. Les jarres de transport maritime constituent une large part (21%) du corpus total, la majorité appartenant aux importations levantines, avec des fragments d'au moins quatre jarres d'importation égyptienne.

Anna Georgiadou analyse la céramique des époques chypro-géométriques et archaïques. Le matériel est d'autant plus intéressant que les habitats du début de la période Chypro-Géométriques sont rares, comparés à ceux de contextes funéraires ou sacrés comme celui tout proche de Kition-Bamboula. La technique *White Painted* est la mieux représentée : 79% du

corpus décoré pour la phase IV.1. La technique *Black Slip*, dérivée du « Bucchero » et imitation de formes métalliques, vient ensuite avec 8 % du corpus, la technique *Bichrome*, rare à Kition, est représentée par des exemples importés d'Amathonte et de Salamine. Les fragments en technique *Black on Red*, originaire de Paphos sont peu présents dans le matériel du sanctuaire voisin, et plus rares encore dans l'habitat. Dans la vaisselle sans décor, le culinaire ne représente que 6% du corpus, avec des formes de traditions égéennes. La technique *Plain White* représente 54% du corpus. Comme pour la phase du Bronze récent, les amphores de transport d'importation levantine sont majoritaires (un quart du corpus), à côté de rares importations de céramique fine levantine, exclusivement des formes fermées.

La période classique, la plus visible sur l'ensemble du site de Kition, a laissé dans le sondage 10 une céramique abondante (traitée par S. Fourier), même si les niveaux sont mal conservés. Comme dans le secteur de *Bamboula*, l'assemblage classique et hellénistique ne comporte aucune vaisselle peinte, la céramique attique à vernis noir et la vaisselle hellénistique à vernis noir constituant le répertoire de vaisselle fine, à côté de céramique *Plain White* locale bien attestée à Kition. Dans les jarres de transport, les importations levantines disparaissent ainsi que les jarres chypriotes à anses de panier, au profit des seuls types grecs.

Le chapitre 3 est consacré au mobilier de l'artisanat textile, dont l'importance dans l'habitat de Kition était aussi visible dans le secteur sacré : objets de filage et tasseurs ou battoirs (N. Denninger), pesons (S. Fourier et A. Georgiou). On note la présence à la phase IV.1 d'une jarre importée utilisée pour transporter de la teinture de pourpre : l'analyse confirme que le produit est obtenu à partir de murex auquel est joint du jus de raisin comme agent réducteur (S. Fourier, A. Georgiadou et A. Georgiou).

Les marques et inscriptions sur vase (Chapitre 4 : C. M. Donnelly) témoignent des techniques usuelles à Kition et à Chypre, plusieurs systèmes de marquages coexistant dans ce site portuaire, qui s'intègre plus largement dans le monde pratiquant les écritures chypriennes.

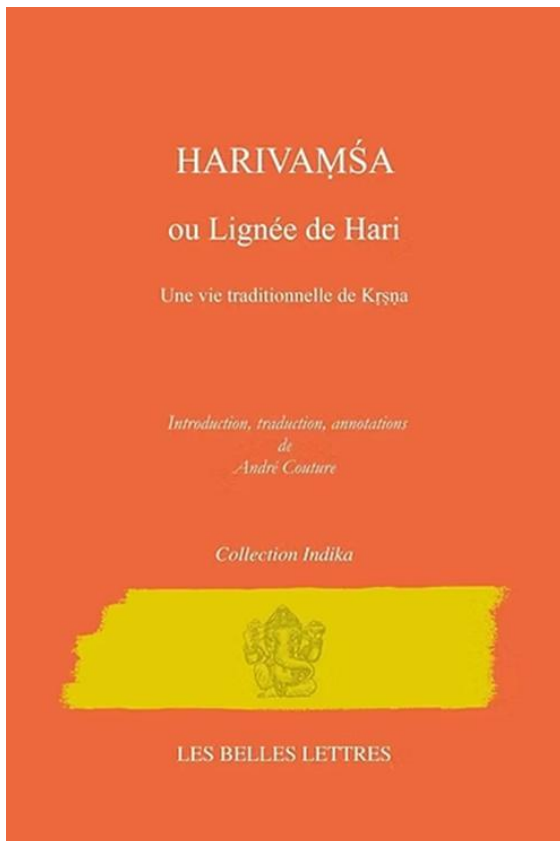
L'étude des petits objets (chapitre 5 : S. Fourier, A. Georgiadou, N. Denninger) met en évidence le contraste entre les objets de prestige en albâtre, faïence, ivoire, souvent importés, mis au jour dans la couche de galet (locus 314, voir KB III) et le mobilier plus ordinaire lié aux activités artisanales et domestiques. Les éléments de figurines de terre cuite du CR III A (1200-1125) sont exceptionnels, avec un fragment de femme nue et des chevaux qui préfigurent une imagerie devenue populaire à Kition au Ier millénaire.

Les restes de faune (chapitre 6 : A. Gardeisen, L.G. Petit, T. Theodoropoulou) donnent une rare occasion d'étudier la présence des animaux dans la ville et l'alimentation de citadins vivant au bord de la mer. On observe une majorité d'animaux domestiques, principalement mouton, chèvre et bœuf, qui permet une étude des pratiques de boucherie ; la consommation du porc semble disparaître au cours de l'âge du Bronze final, peut-être sous l'influence de populations venues du Levant où se manifeste un même désintérêt (ou tabou ?) à l'encontre des suidés. Les restes d'oiseaux appartiennent à des espèces variées, surtout aquatiques, canard, bécasse perdrix, cormoran. La plupart étaient probablement destinés à la consommation mais peut-être aussi à d'autres usages, tel l'emploi des plumes ou la participation à des combats d'oiseaux. Notons que la phase V.1 a livré l'attestation la plus ancienne à Chypre (1200-1100) de la poule (*Gallus gallus domesticus*), un témoin qui pose un jalon dans la diffusion de cette espèce d'origine asiatique. La chasse tenait une place restreinte dans l'alimentation, avec quelques traces de cervidé (daim surtout) et de lièvre.

Contrairement à ce que l'on pourrait penser pour un habitat du littoral, les vestiges aquatiques sont pour la plupart allochtones, avec notamment la perche du Nil. Il s'agit surtout de déchets de consommation domestique ; cependant la présence de poisson dans l'enchytrisme de périnatal est observable en contexte funéraire. Un élément de surprise est fourni par des esquilles d'un même (?) os d'éléphant, repérées dans les phases IV.2/V.1, qui restent difficiles à expliquer, mais donnent l'occasion de rappeler que l'artisanat de l'ivoirerie est bien attesté à Kition.

Ce dernier volume paru de la série *Kition-Bamboula* se recommande par une méthode impeccable, la parfaite maîtrise des technologies employées pour la conduite de la fouille, l'enregistrement des données et la présentation des résultats (A. Rabot). On saluera la promptitude dont fait preuve une équipe scientifique internationale bien soudée, pour livrer le fruit de ses découvertes. Chacun des copieux catalogues de données (qui sont intégralement consultables en accès libre sur le portail chypre.mom.fr) est éclairé par de courtes synthèses appuyées sur les derniers développements de la recherche. En rendant visible une phase jusqu'alors méconnue de la vie des habitants de Kition, cet ouvrage complète avec bonheur le tableau d'un grand centre urbain et portuaire de Chypre continument actif depuis l'âge du Bronze jusqu'à l'époque hellénistique. »

Sylvain Brocquet



Harivaṁśa ou Lignée de Hari. Une vie traditionnelle de Kṛṣṇa. Introduction, traduction, annotations par André Couture, Paris : Les Belles Lettres, 2024, 578 pages.

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, au nom de son auteur, l'ouvrage d'André Couture intitulé *Harivaṁśa ou Lignée de Hari. Une vie traditionnelle de Kṛṣṇa*, paru à Paris, aux Belles Lettres, en 2024.

Il s'agit d'un gros volume comportant, outre la traduction intégrale du *Harivaṁśa*, dix-neuvième livre du *Mahābhārata*, réalisée à partir de l'édition critique de P.L. Vaidya (Pune, 1969-1971), une riche introduction (pp. 13-49), une bibliographie abondante (pp. 495-506), une liste des 45 sections rejetées par l'édition critique (pp. 507-510) et un index-glossaire général très complet (pp. 511-572).

L'introduction, d'une très grande érudition, apporte une série d'éclairages très utiles, tant sur

l'œuvre elle-même que sur l'entreprise de la traduire. Dans les deux premières sections (elle en comporte onze), l'auteur s'efforce d'abord de présenter et de situer le *Harivaṁśa* (*HV*) dans le contexte du *Mahābhārata* et dans celui du vishnouisme : par rapport à l'épopée à laquelle il a été adjoint – sans que rien permette de soutenir l'idée que sa rédaction serait postérieure, qui est ici réfutée –, il joue le rôle d'« appendice » au sens propre du terme, c'est-à-dire que s'il n'a pas d'existence ni de raison d'être en dehors de l'épopée, il lui est néanmoins indispensable, en ce que soulignant le rôle crucial qu'y joue Kṛṣṇa, avatar de Viṣṇu, il donne sens au récit et contribue à en permettre la pleine compréhension. Le *HV* constitue par ailleurs la source la plus ancienne sur l'enfance de Kṛṣṇa, un motif qui sera largement repris et développé dans la littérature vishnouïte postérieure, en particulier dans le monumental *Bhāgavatapurāṇa* (composé à la fin du premier millénaire de notre ère), au point qu'il s'avère impossible de comprendre la mythologie de ce personnage sans la connaissance de ce texte fondamental.

C'est d'ailleurs pour cette raison que l'auteur en est venu à s'y intéresser, lui consacrant un nombre croissant d'études, pour finalement en proposer une traduction intégrale en français. Ces mêmes sections de l'introduction dressent un état de l'art : longtemps négligé, malgré les traductions de Langlois en français (1834-1835) et de Dutt en anglais (1897), ce n'est qu'à partir de l'édition de P.L. Vaidya, réalisée sur la base de 36 manuscrits, dans le cadre de la vaste entreprise d'édition critique du *Mahābhārata* initiée par le Bhandarkar Oriental Research Institute de Pune, que le *HV* a réellement attiré l'attention des indianistes, suscitant plusieurs traductions modernes, dont celles de Debroy (2016) et de Brodbeck (2019), en anglais toutes deux, qui précèdent de peu celle qui fait l'objet de ce livre, fruit de quarante années de travail.

L'auteur s'explique également sur ses choix et ses objectifs : tout d'abord, se fonder sur l'édition critique, qui ne retient que 6073 des 16000 strophes de la « vulgate » (cette même édition critique qui retient 73000 des 84000 strophes que la « vulgate » attribue à l'épopée), réparties entre 118 chapitres de longueurs inégales, tout en donnant au lecteur accès aux quarante-cinq passages rejetés par P.L. Vaidya, au moyen d'une liste proposée en annexe, renvoyant elle-même aux notes en bas de page accompagnant la traduction. Ensuite, rendre justice non seulement aux qualités littéraires et poétiques de ce long récit versifié, mais aussi à son contenu mythologique, ainsi qu'à ses dimensions philosophique et religieuse. Enfin, la onzième section de l'introduction livre quelques précisions quant aux choix de traduction, notamment en ce qui concerne le vocabulaire, pour lequel est adoptée une sorte de « voie du milieu » – celle de la sagesse philologique –, consistant à préserver l'unité d'un lexème quand c'est possible, mais sans s'interdire la variation dans les cas, assez nombreux, où un même mot sanskrit recouvre visiblement plusieurs notions, que la pensée indienne subsume dans un même concept mais pour lesquelles le français n'offre pas de vocable suffisamment polysémique : si *bala-* peut uniformément se traduire « force », *tejas* « ardeur » ou *vīrya* « force virile », en revanche il serait illusoire, et trompeur, de ne pas varier en fonction de leurs contextes la traduction de *gati*, « démarche », « moyen », « destination », ou celle de *yoga*, qui possède plus d'acceptions encore. Or il s'agit, dans un cas comme dans l'autre, de notions cruciales, qui exigent de l'interprète la plus grande rigueur conceptuelle, s'il entend transmettre fidèlement la pensée à l'œuvre dans le récit. Dans le même esprit de rigueur, l'auteur souligne la nécessité, lorsqu'il s'agit de traduire les noms d'animaux ou de plantes, de rompre avec la nomenclature obsolète des dictionnaires du XIX^e siècle, et de profiter des progrès considérables réalisés par la zoologie et la botanique, qui proposent désormais des identifications beaucoup plus exactes.

Outre ces informations qui intéressent la genèse du livre, l'auteur livre, dans les sections trois à dix de l'introduction, un panorama du contenu du *HV* – non pas un résumé chronologique ou événementiel, mais une sorte d'analyse thématique, qui passe en revue les principales notions qui y apparaissent de manière récurrente et permettent d'en appréhender l'intérêt philosophique, théologique, religieux. Sont ainsi abordées, du point de vue de la métaphysique et de la cosmogonie, les notions de *puruṣa*, de *prakṛti*, de *tejas*, ainsi que de *deva* et d'*asura* ; celle de *yoga*, absolument primordiale dans le *HV* comme dans d'autres textes – en particulier la célèbre *Bhagavadgītā*, elle-aussi annexée au *Mahābhārata*, mais cette fois dans le récit-cadre – constitue l'objet d'une section entière. La figure de Viṣṇu-Kṛṣṇa comme souverain de l'univers, le rôle joué par les faveurs divines et les malédictions, l'impératif de rétablissement du dharma, et l'intervention d'une divinité féminine suprême sans laquelle le dieu ne saurait agir, sont quelques-uns des autres motifs présentés, de même que le jeu divin – Kṛṣṇa qui s'amuse en compagnie des bouvrières – et le lien étroit que celui-ci entretient avec le théâtre, d'où procède peut-être le concept d'avatar, « descente » d'une divinité sur cette scène qu'est la terre. Enfin, la dixième section est consacrée au concept de *svadharma*, l'ensemble des devoirs propres à l'individu et à son groupe social, par le respect duquel il insère harmonieusement son destin dans celui de l'univers.

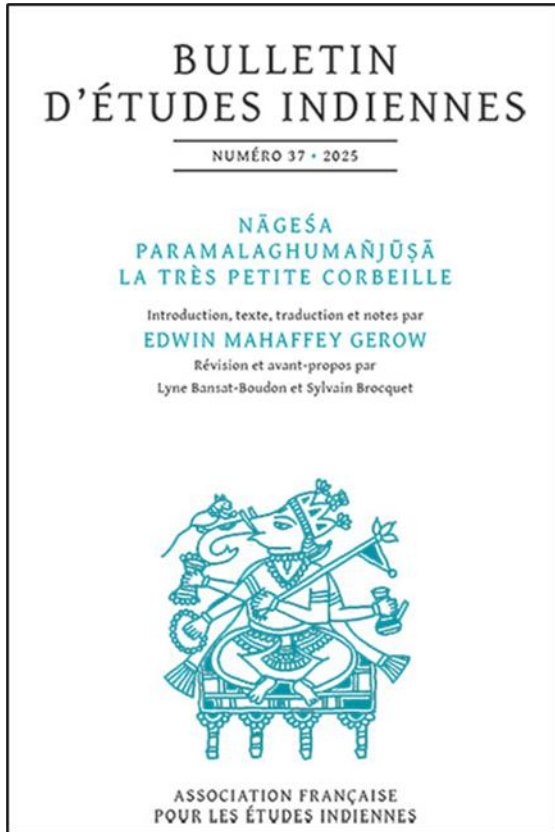
Ces brefs développements sont remarquables. Certains d'entre eux, concis et allant droit au but, livrent un aperçu très exact d'une notion ou d'un trait spécifiques de la culture indienne, comme la section portant sur le yoga, très précisément défini dans ses diverses applications, ou encore la note 65 (p. 47), qui en quelques lignes résume de manière très juste la manière dont les Indiens pensent les rapports entre humains et animaux. Ensemble, les rubriques qui composent l'introduction non seulement éclairent magistralement le *HV*, en préparant le lecteur à une lecture intelligente et bien informée, mais elles offrent également une sorte de *compendium* de la civilisation de l'Inde ancienne, à travers ce qui constitue, *in fine*, une

excellente introduction au vishnouisme, au culte de Kṛṣṇa et au phénomène de la dévotion (*bhakti*) en général. L'auteur n'oublie pas, en effet, qu'en Inde chaque obédience n'est en somme qu'une fenêtre ouverte sur le même univers, perçu d'un point de vue et soumis à une organisation hiérarchique certes particuliers, mais sans que cette spécificité n'affecte en rien la cohérence ni l'unité d'une vision commune du monde.

La traduction, qui occupe, comme il se doit, la plus grande partie du volume, se signale par son exactitude – elle repose sur de nombreuses études préliminaires portant sur différents aspects ou différents passages du texte – tout autant que par son élégance. Aisée à lire, ne réduisant pas à un récit en prose ce qui a été composé en vers (les strophes sont traduites individuellement), elle intéressera un lectorat très divers, allant de l'indianiste à quiconque est curieux de mythologie ou simplement de littérature. Pour mieux informer les lecteurs tout en proposant des pistes d'analyse, chacun des 118 chapitres est précédé d'une introduction qui le situe dans le récit, souligne les échos qu'il contient ou qu'il appelle, dégage ses implications mythologiques, religieuses et philosophiques. Et d'abondantes notes de bas de page (il y en a 685) viennent les compléter, tout en éclaircissant tel ou tel point délicat. Enfin, l'index-glossaire par lequel s'achève le volume, à la fois *index rerum* et *index nominum*, avec ses entrées en sanskrit et en français, accompagne efficacement la lecture, permettant de s'y retrouver dans le dédale de personnages et de péripéties qui peuplent le récit

Le livre d'André Couture est donc un très beau livre, une somme magistrale, reflet de patientes recherches menées au cours d'une vie de chercheur consacrée à l'Inde ancienne, qu'il vient couronner opportunément, en offrant à la communauté une traduction fiable d'un appendice essentiel du *Mahābhārata*, d'un texte fondateur du vishnouisme et du krishnaïsme, et, au-delà, d'un des principaux monuments littéraires de la civilisation indienne. »

Sylvain Brocquet



Nāgeśa, *Paramalaghumañjūśā*. *La très petite Corbeille*. Introduction, texte, traduction et notes par Edwin Mahaffey Gerow. Révision et avant-propos par Lyne Bansat-Boudon et Sylvain Brocquet, *Bulletin d'études indiennes* N° 37, Numéro publié avec le concours de la Fondation Colette Caillat de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris : Association française pour les études indiennes, 2025.

« J'ai l'honneur, en mon nom propre et en celui de Lyne Bansat-Boudon, coéditrice avec moi-même de l'ouvrage, de déposer sur le bureau de l'Académie le numéro 37 du *Bulletin d'études indiennes*, qui comporte une monographie d'Edwin Gerow, précédée d'un avant-propos des éditeurs, ainsi que de quelques comptes rendus d'ouvrages indianistes de parution récente.

Edwin Mahaffey Gerow (1931-2025) a été un très grand indianiste états-uniens, connu en particulier pour ses travaux sur la poétique sanskrite (il est l'auteur, notamment, du *Glossary of Indian Figures of Speech*, La Haye,

Paris : Mouton, 1971, un ouvrage de référence devenu célèbre), ainsi que sur la tradition grammaticale. Il a été aussi le traducteur talentueux de nombreuses œuvres littéraires sanskrites. Homme de grande culture, fin lettré, admirateur de la littérature française et lecteur de Proust, docteur *honoris causa* de l'École pratique des hautes études, c'est en français qu'il a tenu à publier son *opus ultimum*, cette traduction de la *Très petite Corbeille* (*Paramalaghumañjūśā*) de Nāgeśa, richement annotée, accompagnée d'une introduction érudite et d'un résumé anglais qui a le volume et la consistance d'un article à part entière. Elle est précédée, en outre, du texte sanskrit, réédité à partir des deux éditions existantes ; il ne s'agit pas, à proprement parler, d'une édition critique établie à nouveaux frais, mais elle bénéficie d'un certain nombre de propositions d'amendement, dûment argumentées en note.

Nāgeśa, philosophe, linguiste et grammairien qui a vécu au XVIII^e siècle de notre ère, est l'auteur d'une œuvre importante écrite en sanskrit. *La très petite Corbeille*, le plus court des trois traités que Nāgeśa a consacrés à la grammaire, occupe une place essentielle dans l'histoire de la pensée linguistique indienne et revêt une portée universelle. Elle est appelée à intéresser tous les linguistes, bien au-delà des frontières de l'indianisme – ce qui fait tout l'intérêt de la présente publication.

L'extrême difficulté de ce traité procède de plusieurs facteurs, parmi lesquels il en est trois qui se distinguent tout particulièrement : tout d'abord, il constitue une sorte de synthèse de la pensée de son auteur, rassemblant, sous une forme qui recherche la plus grande concision possible, le contenu théorique de ses deux autres traités de grammaire, la *Grande Corbeille* (*Brhanmañjūśā*) et la *Petite Corbeille* (*Laghumañjūśā*), non sans présenter, par rapport à ces deux ouvrages, quelques réajustements. De cette position dans l'œuvre de Nāgeśa, résulte une rédaction très souvent elliptique, voire énigmatique, qui défie constamment la compréhension

du lecteur, ainsi que sa culture théorique, parce qu'elle présuppose bien souvent la connaissance des deux autres traités, en plus de celle de la tradition grammaticale remontant à Pāṇini (ca IV^e siècle avant J.-C.).

Par ailleurs, la *Très petite Corbeille* se situe à la croisée de plusieurs disciplines et de plusieurs courants de la pensée indienne : la grammaire proprement dite, de tradition pāṇinéenne ; la philosophie du langage, en particulier telle qu'elle se développe à partir des œuvres fondatrices de Bhartṛhari (V^e siècle de notre ère), auteur que Nāgeśa cite constamment dans son traité, notamment le célèbre *Vākyapadīya*, ainsi que la *Mahābhāṣyatikā*, un commentaire de l'ouvrage de Patañjali, lui-même commentateur de Pāṇini ; enfin, la logique, notamment la « nouvelle logique » (*Navyanyāya*), qui connaît à l'époque de Nāgeśa une vogue considérable et qui tend à s'imposer comme discipline régulatrice dans tous les domaines de la pensée spéculative ; outre ces trois disciplines majeures, il convient de mentionner la poétique, qui, en Inde comme ailleurs, participe de la réflexion sur le langage. La pensée de Nāgeśa se veut totalisante et synthétique, c'est-à-dire qu'il entreprend d'intégrer dans une même théorie sur le langage les apports de ces différentes disciplines, de les articuler et de les hiérarchiser, non sans faire la part des choses quand cela lui paraît nécessaire, par exemple en réfutant plusieurs propositions provenant des logiciens, au profit d'une approche qui s'inscrit de manière appuyée dans la tradition grammaticale sanskrite pāṇinéenne, fondée sur une approche qu'on peut qualifier de structurale.

La troisième source de difficulté repose sur notre méconnaissance historique du contexte intellectuel dans lequel s'insère le traité de Nāgeśa : sa dimension dialogique est évidente, mais, faute d'indications précises révélant, pour chaque thèse défendue et pour chaque argument avancé, qui parle et depuis quelles positions théoriques – « extrême brièveté » oblige –, le lecteur ne parvient pas toujours à démêler l'écheveau des conceptions antagonistes qui s'affrontent, en attribuant les rôles dans un débat dont les locuteurs ne sont pas systématiquement identifiés.

Edwin Gerow affronte ces difficultés avec une maîtrise confondante, qui lui permet d'éclaircir une matière souvent obscure. Sa traduction, étayée par une immense érudition, constamment soutenue et enrichie par les notes nourries qui l'accompagnent, parvient à rendre à chacun ce qui lui revient, à éclairer le dialogue théorique sous-jacent, à rendre explicite ce qui est implicite dans le texte de Nāgeśa, y compris dans les passages que la recherche de concision rend énigmatiques. Pour ce faire, le traducteur a bien évidemment renoncé à la simple littéralité – il s'en explique à la fin de son introduction – et n'a pas hésité à ajouter au texte pour le rendre plus explicite, à mêler la glose à la traduction *stricto sensu*, à assumer les partis pris interprétatifs auxquels l'a conduit son examen des passages où le doute persiste.

Après avoir évoqué l'extraordinaire travail de clarification effectué par le traducteur, dont seul pouvait venir à bout un philologue de la trempe d'Edwin Gerow, il convient de dire un mot de celui des éditeurs. Leur tâche s'est avérée particulièrement délicate, en raison d'une circonstance tragique : son manuscrit à peine remis, Edwin Gerow s'est éteint, le 24 juillet 2025, dans sa ville de Portland (Oregon). Or ce manuscrit devait encore être révisé, et une partie de cette révision devait se faire dans le cadre d'un dialogue éditorial nourri – dialogue devenu impossible par la force des choses. Les éditeurs ont donc été contraints d'affronter seuls la mission délicate de préparer le manuscrit pour la publication : non seulement en corriger les coquilles, tâche relativement aisée, mais aussi amender par endroits la rédaction, afin de la rendre plus conforme aux usages d'une langue dont l'auteur, quoique épris de littérature française, n'était pas un locuteur naturel. Il leur a fallu, de plus, s'efforcer de rendre intelligible, pour un lectorat indianiste mais pas nécessairement au fait des subtilités de la

pensée linguistique indienne, une traduction qui se révèle souvent très exigeante à son égard. Et tout cela, ils ont dû le faire sans trahir ni la pensée, ni le style du traducteur – car malgré son caractère parfois peu idiomatique, sa langue n'est pas dénuée de traits savoureux ni d'une certaine verve, qu'il leur a paru absolument nécessaire de préserver. Ils ont donc adopté la « voie du milieu », c'est-à-dire le meilleur compromis possible entre l'exigence de fidélité et l'exigence de clarté, n'effectuant que les modifications qu'ils ont jugées nécessaires et n'ajoutant qu'un nombre réduit de notes d'éditeur – toujours dûment signalées –, destinées à aider le lecteur à s'y retrouver dans les passages les plus délicats ou les plus surprenants.

Ce faisant, les éditeurs ont tenté de se montrer à la hauteur de la mission dont ils ont été investis par les circonstances : mettre entre les mains de la communauté indianiste, ainsi que de la communauté des linguistes, la traduction, remarquable de clairvoyance et d'érudition, qu'un très grand savant a réalisée d'un texte majeur de la tradition grammaticale indienne, jalon essentiel dans l'histoire de la pensée. Edwin Gerow a souhaité, au crépuscule de sa vie, rendre ce bel hommage à l'indianisme français, le dédiant à la mémoire de Louis Renou, dont il était venu à Paris suivre l'enseignement ; ses éditeurs ont cherché, à leur tour, avec déférence et fidélité, à lui offrir l'hommage posthume d'une belle publication. »